



**HAL**  
open science

# Dialectique(s) et Rythmanalyse chez Gaston Bachelard

Julien Lamy

► **To cite this version:**

Julien Lamy. Dialectique(s) et Rythmanalyse chez Gaston Bachelard. Jean-Michel Counet. Figures de la dialectique: histoire et perspectives contemporaines, 79, Éd. de l'Institut supérieur de philosophie; Éd. Peeters, pp.193-212, 2010, Bibliothèque philosophique de Louvain, 978-90-429-2345-4. hal-01831291

**HAL Id: hal-01831291**

**<https://hal.science/hal-01831291>**

Submitted on 5 Jul 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Dialectique(s) et Rythmanalyse chez Gaston Bachelard

Julien LAMY

Institut de Recherches Philosophiques de Lyon (IRPhiL-Lyon3)

*« Trop tard, j'ai connu la bonne conscience dans le travail alterné des images et des concepts, deux bonnes consciences qui seraient celle du plein jour, et celle qui accepte le côté nocturne de l'âme ».*

*G. Bachelard<sup>1</sup>*

Le point de départ de notre réflexion consiste dans la récurrence du terme de dialectique dans l'œuvre de Gaston Bachelard. Sous la plume du philosophe, le terme de dialectique revient en effet sans cesse et semble opérer comme nœud de sa conception de l'activité intellectuelle. C'est surtout le cas dans ses travaux d'épistémologie et de philosophie des sciences, desquels se dégagent une conception non linéaire du progrès scientifique, fondée sur le refus de considérer les propositions scientifiques comme achevées et définitives. Il y a une histoire du savoir scientifique, dont la dialectique des concepts et la dialectique du réel et du rationnel seraient les moteurs essentiels. Mais la dialectique intervient également dans le champ de la poétique des éléments, dans la mesure où s'y manifeste une activation de l'imagination par la contradiction des objets et des substances<sup>2</sup>. Les images de la rêverie peuvent être en ce sens soit unitaires, dans la monotonie d'une substance, soit binaires, par la combinaison ou le mélange de deux éléments par l'imagination matérielle<sup>3</sup>. C'est ce qui conduira Bachelard à distinguer entre deux types de dialectique, fonctionnant de façon inverse, les dialectiques de la raison et les dialectiques de l'imagination. Ainsi affirme-t-il en 1948 dans *La terre et les rêveries du repos : essai sur les images de l'intimité* : « c'est ici qu'on peut saisir la différence entre les dialectiques de la raison, qui juxtapose les contradictions pour couvrir tout le champ du possible, et les dialectiques de l'imagination, qui veut saisir tout le réel et qui trouve plus de réalité à ce qui se cache qu'à ce qui se montre. Le mouvement est inverse des dialectiques de juxtaposition aux dialectiques de superposition. Dans les premières, la synthèse s'offre pour concilier deux apparences contraires. La synthèse est ultime démarche. Au contraire, dans l'aperception imaginaire totale (forme et matière) la synthèse est première : l'image qui prend toute la matière se divise dans la dialectique du profond et de l'apparent »<sup>4</sup>.

Il apparaît donc que si la dialectique traverse l'ensemble des réflexions bachelardiennes sur la science contemporaine et la poésie, il n'en demeure pas moins que le concept de

---

<sup>1</sup> G. Bachelard, *La poétique de la rêverie*, Paris : PUF, 1960, réédition « Quadrige », 1999, p. 47.

<sup>2</sup> Cf. G. Bachelard, *La terre et les rêveries du repos*, Paris, Librairie José Corti, 1948, pp. 291-292 : « La dialectique des contraires, dans le règne de l'imagination, se fait à coup d'objets, en des oppositions de substances bien distinguées, bien réifiées ».

<sup>3</sup> Cf. G. Bachelard, *L'eau et les rêves*, Paris, Librairie José Corti, 1942 ; réédition Le Livre de Poche, 1993, pp. 129, 150-151.

<sup>4</sup> Cf. G. Bachelard, *La terre et les rêveries du repos*, *op. cit.*, p. 33.

dialectique se divise au moins selon deux lignes de développement inverses, selon que l'on se réfère à la raison ou à l'imagination. En ce sens, il paraîtrait plus adéquat de parler des dialectiques plutôt que de la dialectique de façon générale. Car la dialectique n'est pas chez Bachelard figée dans une conception unique, univoque et monotone. Bachelard ne nous donne pas une définition exhaustive, totalisante et définitive, des propriétés de la dialectique. Comme souvent dans la philosophie bachelardienne, l'extension de la notion, ses relations et la pluralité de ses significations priment sur sa compréhension. L'analyse des textes nous confronte à des distinctions de contextes, de niveaux, de domaines et d'objets. La question se pose alors de savoir comment mesurer la place et le rôle de la dialectique au regard de l'ensemble de l'œuvre alors même que l'usage du concept se spécifie en fonction de contextes et d'objets différents.

On peut souligner dans un premier temps que la présence de « motifs » dialectiques dans la pensée bachelardienne n'a pas manqué de retenir l'attention de commentateurs avertis, qui ont identifié l'idée de dialectique comme étant un élément central de l'œuvre du philosophe, malgré le flottement de ses significations.

La première étude consacrée à la dialectique chez Bachelard est redevable de Georges Canguilhem, qui en 1963 publie dans le 66<sup>e</sup> numéro de la *Revue internationale de philosophie* un article intitulé « Dialectique et philosophie du non chez Gaston Bachelard »<sup>5</sup>. Dans cette courte étude, Canguilhem souligne que la dialectique bachelardienne se comprend essentiellement comme la mise en évidence d'une conscience de complémentarité et de coordination des concepts, dont la contradiction logique n'est pas le moteur. La dialectique est présentée comme ce mouvement inductif de la pensée scientifique qui réorganise le savoir en élargissant ses bases, où la négation des concepts et des axiomes n'est qu'un aspect de leur généralisation. La dialectique concerne la rectification des concepts, dans la perspective de leur dépassement et de leur enveloppement dans un édifice du savoir réorganisé dans ses principes et dont la fondation s'opère par récurrence. En ce sens, si l'on suit la logique proposée par Canguilhem, la dialectique bachelardienne désigne cette philosophie de la connaissance rectifiée et du fondement par récurrence, autrement dit la philosophie du non. C'est dans ce cadre général que s'insèreraient et s'articuleraient les idées fondatrices de l'épistémologie bachelardienne, telles que le caractère auto polémique de la raison scientifique, l'importance du doute (doute appliqué et spécifié par l'objet à connaître), la nécessité de l'erreur dans l'acte même de connaître (les obstacles épistémologiques), la conscience de travail du savant (philosophie du re- : recommencer, réorganiser, rectifier). Sur ce dernier point, Canguilhem ira jusqu'à souligner une proximité manifeste chez Bachelard entre les concepts de dialectique et de travail. C'est ce qu'il affirme dans l'article « Gaston Bachelard et les philosophes », publié également en 1963, cette fois dans la revue *Sciences* (n° 24, mars-avril 1963) : « Dans les dernières lignes du *Nouvel Esprit Scientifique*, c'est par des images à signification biologique – mutations, nature naturante, élan vital, animation – que Gaston Bachelard s'efforce de décrire l'expérience du philosophe qui dialectise ses concepts et recrée sa culture au contact des révolutions de la science contemporaine. Il en va de même de la *Philosophie du non*. C'est avec le *Rationalisme appliqué* que le nouvel esprit scientifique et la philosophie du non vont être interprétés comme la conscience d'une

---

<sup>5</sup> Cf. G. Canguilhem, « Dialectique et philosophie du non chez Gaston Bachelard », in *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, Paris, Vrin, 1968, réédition 2002.

dialectique de travail. On dirait que le concept d'application, avec sa double signification psychologique et technique, a induit dans l'esprit de Bachelard l'image du labeur [...] Vers 1948, la pensée de Gaston Bachelard paraît avoir joué avec les concepts de dialectique et de travail pour leur découvrir, dans l'échange des rôles, une fonction philosophique commune ».<sup>6</sup>

Nous voyons donc avec Canguilhem que la dialectique peut nous fournir une clé pour lire l'œuvre épistémologique de Bachelard, en permettant de condenser les lignes directrices de sa réflexion sur les révolutions scientifiques de la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle : une philosophie ouverte (inachèvement, dépassement), bipolaire (interaction expériences/raisons, faits/lois), travailleuse (le travail de la preuve comme réorganisation de l'expérience). En somme, il s'agirait d'une philosophie dialectique de la science, attentive au processus par lequel la raison s'applique finement à l'expérience en déterminant un dépassement de ses principes par une réorganisation de ses bases.

Pendant, il semble possible d'aller plus loin que Canguilhem et de considérer la dialectique comme une porte d'entrée pour l'ensemble de l'œuvre de Bachelard, sous-tendant les travaux épistémologiques et poétiques du philosophe. C'est ce que propose Jean-Jacques Wunenburger dans une étude de 1984 intitulée « Bachelard et la séduction dialectique ».<sup>7</sup> Selon Wunenburger, le contexte global de la dialectique chez Bachelard est bien initialement celui de la philosophie de la connaissance. Bachelard proposerait, par l'intermédiaire de l'idée de dialectique, une conception dynamogénétique des activités intellectuelles. Contre une approche statique et formelle, il s'agit de s'attacher aux processus dynamiques du sujet connaissant plus qu'aux propriétés des représentations de l'objet. En ce sens, Bachelard nous rend sensible à l'« énergie intellectuelle du sujet » et au « tonus psychique » qui sous-tend le travail intellectuel. Contre une pensée formelle ou analytique, il s'agit de mettre en lumière les dynamiques et les tensions qui animent le sujet connaissant ou rêvant. De ce point de vue, la dialectique opère moins chez Bachelard comme une catégorie fondatrice ou comme un concept clair et distinct, que comme quelque chose que l'on pourrait désigner comme une « inspiration dialectique ».<sup>8</sup> Bachelard ne donne pas une définition univoque et définitive de la dialectique mais fait fonctionner ce concept comme un révélateur des activités dynamogénétiques de l'esprit et de la pensée en acte. C'est pourquoi l'on peut affirmer avec Jean-Jacques Wunenburger : « Le terme de « dialectique » devient presque l'emblème de toute la philosophie de la connaissance bachelardienne, dans la mesure où il remet en question, à travers toutes ses connotations, la primauté de l'identité, de la simplicité, de la stabilité. Les théories de la connaissance scientifique et de la rêverie vont ainsi tour à tour bénéficier des diverses strates sémantiques inhérentes à la notion de dialectique, allant du schéma prosaïque d'un incessant mouvement d'aller et retour de la pensée, à un scénario logique complexe, fondé sur la valeur instaurative de la contradiction ».<sup>9</sup>

Selon cette ligne interprétative, la divergence entre les dialectiques de la raison et de l'imagination nécessite un assouplissement en fonction de nœuds communs. Il s'agit de prendre en compte les processus isomorphes que l'on peut identifier dans le travail de la

<sup>6</sup> Cf. G. Canguilhem, « Gaston Bachelard et les philosophes », in *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, Paris, Vrin, 1968, réédition 2002, pp. 193-194.

<sup>7</sup> JJ. Wunenburger, « Bachelard et la séduction dialectique », in *Gaston Bachelard : du rêveur ironiste au pédagogue inspiré*, Dijon, CRDP, 1984.

<sup>8</sup> JJ. Wunenburger, « Bachelard et la séduction dialectique », *op. cit.*, p. 25.

<sup>9</sup> JJ. Wunenburger, « Bachelard et la séduction dialectique », *op. cit.*, p. 25

raison scientifique et dans la détente de la rêverie poétique. Or une telle ligne de convergence peut être identifiée à travers l'idée de « pédagogie du devenir »<sup>10</sup>. La pensée bachelardienne, malgré sa bipolarité, se constituerait comme une pensée du mouvement et du devenir, dont le travail de déformation des contenus de représentation serait l'une des articulations essentielles. Dans le travail du savant comme dans la rêverie du poète se jouerait une volonté de transformation des contenus premiers issus de l'expérience immédiate. En ce sens, l'inspiration dialectique de la philosophie bachelardienne manifeste un « état d'esprit », une « école de penser » dont l'orientation générale consiste à mettre l'esprit en tension, en crise, en mouvement, afin qu'il puissent intégrer des éléments nouveaux ; orientation générale qui se particularise en fonction de deux vecteurs selon qu'il s'agisse de rectifier un concept ou de dynamiser la symbolique d'une image.

Cependant, afin de ne pas nous contenter ici de généralités sur l'idée de dialectique chez Bachelard, il nous faut procéder à un examen détaillé, à partir d'exemples précis tirés de l'œuvre, des différentes formes que prend l'idée de dialectique dans l'un de ses champs d'application. Notre examen se tournera en ce sens essentiellement vers la place et la fonction de la dialectique dans l'épistémologie bachelardienne. Car la dialectique épistémologique n'est pas une fonction monotone et il est nécessaire de distribuer son analyse sur un spectre large. Il faut notamment distinguer les dialectiques interne et externe de la raison ainsi que différencier les dialectiques des domaines catégoriel, logique et intuitif. Dans ce contexte, notre enquête se donnera pour tâche de déterminer les différentes façons dont l'idée de dialectique opère dans l'épistémologie bachelardienne, de discerner dans quelle mesure elle peut être généralisée, d'en repérer les variations et les différents domaines d'application, tout en essayant d'en dégager les éléments d'invariance ou les centres de convergence. Car si la dialectique se pluralise dans l'œuvre épistémologique – et nous ne pouvons ici élargir l'examen à la poétique et à l'imaginaire, dont nous n'avons évoqué que quelques aspects et dont l'examen approfondi demanderait de plus longs développements – il n'en demeure pas moins nécessaire de dégager la cohérence ou du moins les principes de cohérence des multiples dialectiques. Dans cette perspective, nous tenterons en conclusion de donner quelques aperçus féconds pour relire la pensée bachelardienne dans le sens d'une pensée dialectique, en nous référant à un texte de 1936 dans lequel Bachelard nous livre sa thèse métaphysique sur le temps. Nous en dégagerons une ligne de relecture possible de l'ensemble de l'œuvre à partir de la rythmanalyse, qui nous semble poser les jalons d'une véritable rythmologie bachelardienne.

### **Les dialectiques du surrationalisme**

Pour lancer notre analyse, nous pouvons nous référer à *La philosophie du non* de 1940. Bien que Bachelard aie déjà utilisé le terme de dialectique dans ses ouvrages précédents, c'est dans ce texte que le concept subit le traitement le plus caractéristique et acquiert ses significations les plus nettes. Plus spécialement, on peut noter que c'est en tant qu'adjectif qu'intervient et que se précise le terme de dialectique, Bachelard nous indiquant dès les premières lignes du premier chapitre – intitulé « Les diverses explications métaphysiques d'un concept scientifique » – que le surrationalisme est un rationalisme dialectique.

<sup>10</sup> JJ. Wunenburger, « Bachelard et la séduction dialectique », *op. cit.*, p. 26.

La question se pose alors de savoir dans quelle mesure la notion de dialectique s'applique-t-elle spécifiquement au surrationalisme.

Alors qu'il se donne pour tâche de donner un exemple précis de philosophie dispersée, présentée comme la seule philosophie capable de rendre compte de la complexité et du dynamisme de la pensée scientifique, Bachelard désigne le surrationalisme par une qualification « dialectique » du rationalisme. Nous restituons le passage dans son intégralité. Voici ce que nous dit Bachelard : « Avant d'entrer vraiment dans notre examen philosophique général, nous allons, pour être plus clair, engager toute la polémique sur un exemple précis. Nous allons étudier un concept scientifique particulier qui, à notre avis, est pourvu de sa perspective philosophique complète, c'est à dire qui peut s'interpréter tour à tour du point de vue de l'animisme, du réalisme, du rationalisme complexe et du rationalisme dialectique. Nous expliquerons précisément ces deux derniers termes sur l'exemple choisi [celui de masse]. Le rationalisme complexe et le rationalisme dialectique peuvent d'ailleurs être réunis plus brièvement sous la désignation du surrationalisme que nous avons déjà eu l'occasion d'ébaucher. Nous montrerons que l'évolution philosophique d'une connaissance scientifique particulière est un mouvement qui traverse toutes ces doctrines dans l'ordre que nous avons indiqué ».<sup>11</sup>

On peut retenir de ce passage de *La philosophie du non* que c'est l'association du complexe et du dialectique qui caractérise le surrationalisme. Le surrationalisme n'est pas un excès du rationalisme ou un rationalisme de l'excès, comme pourrait le laisser indiquer l'entraînement réaliste du langage. Cette notion ne fonctionne pas comme un néologisme rhétorique, un ornement esthétique ou une simple formule. Le surrationalisme occupe une place bien déterminée dans la philosophie pluraliste et dispersée. Il faut le replacer dans le diagramme général du spectre philosophique, qui s'étend du réalisme au surrationalisme, en passant par l'empirisme et le rationalisme classique. De ce point de vue, le surrationalisme désigne non seulement un moment de l'évolution d'un concept scientifique en voie d'être pourvu de sa perspective philosophique complète et joue par-là un rôle dans la réflexion sur la nouveauté de la science contemporaine (fonction épistémologique) ; mais le surrationalisme permet aussi de repenser le rationalisme et la raison à la lumière de la réflexion épistémologique sur la science contemporaine, dans le sens de la pluralité et de l'ouverture (fonction philosophique).

Or il appert ici que la dialectique est un élément-clé du passage du rationalisme clos et figé au rationalisme dynamique et ouvert, complexe et dialectique.

Une question importante se pose alors, qui est de savoir de quelle façon et en fonction de quelles opérations on passe du rationalisme classique au surrationalisme. On peut rappeler ici, à titre d'indication préliminaire, ce que nous dit Bachelard dans un article datant de 1936, intitulé « Le surrationalisme » : le surrationalisme se caractérise par une double dialectique de la raison, à la fois interne et externe. Et Bachelard de préciser qu'il s'agit d'« amener la raison, non seulement à douter de son œuvre, mais encore à se diviser systématiquement dans chacune de ses activités »<sup>12</sup>.

<sup>11</sup> G. Bachelard, *La philosophie du « non » : essai d'une philosophie du nouvel esprit scientifique*, Paris, PUF, 1940, réédition « Quadrige » 2002, p. 19

<sup>12</sup> G. Bachelard, « Le surrationalisme », in *L'engagement rationaliste*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Bibliothèque de Philosophie Contemporaine », 1972, p. 7.

## Les dialectiques interne et externe de la raison

La dialectique interne, où la division de la raison s'opère de façon intrinsèque, a été inaugurée selon Bachelard dans le contexte des mathématiques modernes. Ce point est d'autant plus significatif que les mathématiques jouissent d'une aura de rigueur et de rationalité toujours prégnante dans la pensée commune. Cependant c'est justement dans ce domaine, où les pouvoirs de la raison semblaient les plus assurés, que s'est produite la première dialectique sérieuse. Les conséquences de cette « crise de la raison » ont renforcé la dimension dramatique de cet événement dans la mesure où, comme le souligne Bachelard dans un article de 1938 intitulé « La psychologie de la raison »<sup>13</sup>, les réactions face à ces bouleversements ont été d'abord d'ordre affectif : soit l'on présentait ces crises comme superficielles et passagères, en pensant que la raison sera restaurée dans ses pleins droits (réaction optimiste), soit au contraire l'on profitait de ces inquiétantes questions adressées à la raison pour désespérer de la pensée rationnelle et encenser l'immédiateté d'une intuition originaire (réaction pessimiste). Or pour Bachelard il est nécessaire de dépasser ces deux valorisations affectives pour penser dans sa spécificité cette soit-disant « crise de la raison ». Et Bachelard de préciser qu'il est préférable de parler de « mutation ». La crise de la raison ne vient pas de l'extérieur, c'est de l'intérieur que la pensée rationnelle se dialectise. C'est pourquoi la solution bachelardienne consiste à intégrer la crise aux fonctions mêmes de la raison. Comme le précise Bachelard : « Cette thèse revient à installer la *raison dans la crise*, à prouver que la fonction de la raison est de *provoquer des crises* et que la *raison polémique*, que Kant a placée dans un rôle subalterne, ne peut laisser longtemps la raison architectonique à ses contemplations »<sup>14</sup>.

Il convient de souligner ici que la notion de « fonction » joue un rôle essentiel dans l'interprétation bachelardienne de la mutation qui s'opère avec les mathématiques d'abord, puis avec la physique. La crise ne relève pas simplement de l'accidentel, elle constitue une fonction essentielle de la pensée rationnelle. On comprend ici que la raison ne peut être réduite au rôle architectonique d'une structure immuable de l'esprit, caractérisée par des catégories et des principes immuables. Il n'y a pas selon Bachelard de « système de raison absolu et invariable »<sup>15</sup>. La raison est activité, dynamisme et il n'y a pas de « raison sans des occasions de raisonner »<sup>16</sup>. Or cette activité de la pensée rationnelle est au moins double : la raison a une activité défensive et offensive, une activité de surveillance et une activité d'invention<sup>17</sup>. C'est de ce point de vue qu'il faut associer la raison polémique à la raison architectonique.

Mais à la différence de la pensée hégélienne, dont Bachelard affirme se démarquer, la détermination de la raison comme dynamisme et activité ne relève pas de la spéculation philosophique, mais d'une réflexion *sur* et *à partir* des résultats de la recherche scientifique en acte. Il s'agit de tirer les enseignements de la pensée scientifique, de s'instruire des « turbulences » et des « drames » qui agitent la science dans sa conquête de la connaissance objective des différents secteurs de l'expérience. Or l'idée de dialectique permet à Bachelard

<sup>13</sup> G. Bachelard, « La psychologie de la raison », in *L'engagement rationaliste*, op. cit., p. 27.

<sup>14</sup> G. Bachelard, « La psychologie de la raison », in *L'engagement rationaliste*, op. cit., p. 27.

<sup>15</sup> G. Bachelard, *La philosophie du « non »...*, op. cit., p. 140.

<sup>16</sup> G. Bachelard, *La philosophie du « non »...*, op. cit., p. 144.

<sup>17</sup> G. Bachelard, « La psychologie de la raison », in *L'engagement rationaliste*, op. cit., p. 29.

de mettre en lumière la nouveauté de la science contemporaine, à partir des mutations de la pensée rationnelle. Le nouvel esprit scientifique ne prolonge pas la science classique. De Newton à Einstein, il n'y a pas continuité mais rupture. La notion de dialectique doit alors permettre de penser ce qui se joue dans ces mutations de la pensée rationnelle, qui engagent une « refonte corrélative des intuitions et des concepts »<sup>18</sup>.

Nous allons maintenant préciser ces remarques générales et leur donner une figure concrète et détaillée, en nous rapportant aux différents domaines où s'appliquent les dialectiques de la pensée rationnelle : les principes, les catégories et l'intuition.

### *La dialectique des principes rationnels*

Nous commencerons par la dialectique des principes, qui nous permettra de préciser la dialectique interne inaugurée par la pensée mathématique.

Le contexte historique est ici celui de l'apparition des géométries non-euclidiennes. De façon schématique, on peut dire que les géométries non-euclidiennes se sont constituées initialement par la critique du postulat d'Euclide sur les parallèles. Cet axiome, consistant à poser que dans le plan et à partir d'une droite donnée on ne peut construire qu'une seule parallèle à partir d'un point donné, se présentait comme une vérité première, absolument évidente, dont la validité a d'ailleurs perduré de l'Antiquité à la moitié du 19<sup>e</sup> siècle. Mais sa critique devait conduire les géomètres à dialectiser la pensée géométrique, à élargir et à étendre leur axiomatique. L'axiome n'est plus considérée comme une vérité absolue et originaire, car il correspond finalement, ainsi que le souligne Bachelard, aux cadres intuitifs de notre expérience à l'échelle macroscopique. Dans l'espace à trois dimensions, dans lequel nous vivons et percevons, le postulat sur les parallèles est valide. Si l'on se risque à penser dans un espace à 4 dimensions, à  $n$  dimensions – ce que font les mathématiciens et les physiciens en parlant aujourd'hui de variété et non plus d'espace – alors la validité et l'application du 5<sup>e</sup> postulat sont réduites et relativisées. C'est le premier sens de la dialectique scientifique : il s'agit de réviser l'extension d'un principe en considération de ses applications et de ses généralisations possibles. Le postulat sur les parallèles est valable, mais dans un domaine réduit, restreint, en fonction d'un type d'expérience particulier, celui des intuitions de l'expérience immédiate. De ce fait, dans une géométrie dont la base axiomatique est plus large, comme c'est le cas des géométries non-euclidiennes, la géométrie euclidienne apparaît comme une géométrie particulière. La « pangéométrie » intègre en l'enveloppant la géométrie particulière que constitue la géométrie euclidienne.

Voilà une première caractérisation de la dialectique des principes : on ne rejette pas le principe mais on l'intègre dans une axiomatique plus large. Peut-on alors objecter que ces constructions géométriques sont des fictions, de simples jeux de l'esprit ? Ce serait oublier que les géométries non-euclidiennes, notamment la géométrie sphérique de Riemann, trouveront à s'appliquer à la réalité physique dans la science relativiste. La théorie de la Relativité élaborée par Einstein, bouleversant dès 1905 les fondements mêmes de la mécanique newtonienne, utilisera notamment les outils que lui offrent les nouvelles géométries.

---

<sup>18</sup> G. Bachelard, *La philosophie du « non »...*, op. cit., p. 104.

Nous pouvons par ailleurs nous appuyer sur les développements de la mécanique quantique, désignée à l'époque comme microphysique, pour illustrer la dialectique des principes structurant l'information rationnelle de l'expérience physique.

Nous pouvons en premier lieu examiner le cas du déterminisme, dont la dialectisation s'opère à partir des relations d'incertitude du physicien Werner Heisenberg. Le principe d'incertitude consiste à poser que l'on ne peut, dans l'expérience microphysique, c'est à dire à l'échelle de l'infiniment petit et des structures élémentaires de la matière, déterminer de façon rigoureuse et précise à la fois la place (paramètre de position) et la vitesse (paramètre de moment cinétique) d'une particule élémentaire. Il ne s'agit pas là d'une décision arbitraire ou d'une simple spéculation. C'est l'expérimentation technique, configurée par des instruments et des appareils de détection, qui rend compte de l'impossibilité d'une détermination absolue de toutes les variables. Par exemple, pour déterminer la place d'un électron, il est nécessaire de faire intervenir un photon, lequel modifie les conditions initiales du système. On est ainsi face à une « indétermination objective ». L'expérimentateur ne peut isoler les variables et les étudier séparément. La détermination précise de la position d'un électron implique une indétermination quant à sa vitesse et vice versa. Deux remarques s'imposent alors. La première, c'est qu'il ne s'agit pas d'une indétermination vague, dans la mesure où le phénomène microphysique est interprété de façon mathématique, grâce à une application du calcul des probabilités. L'indétermination est objectivée non seulement par l'expérimentation technique mais aussi par le calcul. La deuxième remarque consiste à souligner que les relations d'incertitude n'annulent pas la détermination de la position et de la vitesse à l'échelle macroscopique. Seulement, la possibilité de déterminer toutes les variables avec précision n'est qu'un cas particulier de la détermination probabiliste qui s'opère dans le champ de la microphysique.

Le second principe que l'on peut évoquer ici est le principe de non-contradiction, qui subit une relativisation avec la mécanique quantique. Les découvertes de la microphysique ont eu pour conséquence d'en rendre nécessaire la dialectisation, en forçant la raison à se diviser sur l'obstacle expérimental. Le problème se pose du point de la phénoménologie de l'expérience microphysique, la matière pouvant être détectée par les appareils sous forme corpusculaire et sous forme ondulatoire. La contradiction qui a marqué toute l'histoire de l'optique et de la théorisation de la lumière se réactualise ainsi dans le champ de l'infiniment petit. On est dès lors dans un contexte expérimental où le principe de non-contradiction doit s'assouplir, l'expérimentation scientifique instrumentée nous apprenant que l'infiniment petit se présente comme corpusculaire et comme ondulatoire. Ce qui invite le « microphysicien », non pas à rejeter totalement le principe formel, mais à en rectifier le champ de validité. Ce principe n'est pas un absolu et ne s'applique pas de la même façon à tous les secteurs de l'expérience. Au contraire, l'organisation rationnelle de l'expérience microphysique implique d'assouplir le principe et d'en limiter l'application.

C'est dans ce sens que Bachelard présente dans *La philosophie du non* les linéaments d'une logique non-aristotélicienne, qui consiste à intégrer la logique classique dans une « panlogique ». Il s'agit de souligner, en s'appuyant sur les problèmes posés par la microphysique et sur les développements de la logique mathématique, la possibilité de dialectiser la logique. Mais dans quelle mesure est-ce possible avec une logique formelle, indépendante de tout objet ? En quel sens la logique peut-elle être dialectisée sur un domaine d'objets précis, à savoir celui de la microphysique ? Ce qui conduit Bachelard à proposer une

division de la logique réside dans la corrélation, révélée par l'analyse des difficultés rencontrées en microphysique, entre la logique classique et l'expérience de localisation des objets à l'échelle macrophysique. Les objets de la logique aristotélicienne conservent finalement une spécificité. Comme le dit Bachelard dans *La philosophie du non* : « l'objet de toute connaissance usuelle garde la spécificité de la localisation géométrique euclidienne »<sup>19</sup>. C'est pour cela que les principes logiques doivent subir une dialectisation : ils sont dérivés des formes intuitives les plus simples, ancrées dans l'expérience que nous faisons dans l'espace euclidien à 3 dimensions. La logique classique est, pour reprendre une expression du mathématicien Ferdinand Gonseth – reprise et consacrée par Bachelard – une « physique de l'objet quelconque »<sup>20</sup>.

De sorte qu'on ne peut isoler la dialectique des principes de la dialectisation des intuitions, pas plus qu'on ne peut réduire les principes rationnels à des absolus logico-formels. Or si les principes de la logique aristotélicienne, opératoires dans le cadre de la physique newtonienne, sont corrélés à des formes intuitives ancrées dans l'expérience immédiate, cela rend nécessaire en microphysique ce que Bachelard caractérise comme une « libération intuitive »<sup>21</sup>. La dialectique des principes doit se doubler d'une refonte des intuitions immédiates.

### *La dialectique des intuitions*

Contrairement à ce que peut suggérer une première approximation de l'œuvre bachelardienne, la critique de l'intuition immédiate ne conduit pas chez Bachelard à un rejet total de l'intuition<sup>22</sup>. Le propos bachelardien en ces matières subtiles consiste à souligner la nécessité de passer des intuitions premières aux intuitions de « seconde approximation », des intuitions immédiates aux « intuitions travaillées ». De façon générale, la dialectique des intuitions consiste à fonder de nouvelles intuitions, préparées par une étude discursive. C'est en passant pas l'abstraction que l'on peut épurer l'intuition de ses résidus premiers.

Pour préciser le propos, on peut se référer ici à l'exemple des intuitions de l'espace et du temps dans la théorie de la Relativité. Dans l'article intitulé « La dialectique philosophique des notions de la Relativité » de 1949, Bachelard tente de mettre en évidence « le long processus discursif qui conduit la science à fonder de nouvelles intuitions »<sup>23</sup>. Or on peut voir avec l'exemple de la relativité une dialectique de la raison sur un obstacle expérimental. Cet obstacle est l'expérience négative de Michelson-Morley, dont le but initial était de prouver l'existence de l'éther, c'est à dire d'un espace absolu, d'un milieu continu dans lequel se produiraient les phénomènes physiques. Mais cet échec expérimental n'a pas conduit à une défaite de la raison. Il a été au contraire l'occasion d'un dialogue de la raison avec le réel de l'expérimentation scientifique. C'est Einstein qui tirera toutes les conséquences de cet échec et en présentera la face positive, féconde, avec l'élaboration de la théorie de la Relativité.

<sup>19</sup> G. Bachelard, *La philosophie du « non »...*, *op. cit.*, p. 107.

<sup>20</sup> G. Bachelard, *La philosophie du « non »...*, *op. cit.*, p. 106.

<sup>21</sup> G. Bachelard, *La philosophie du « non »...*, *op. cit.*, p. 104.

<sup>22</sup> C'est ce que nous avons mis en évidence dans une étude consacrée au rapport entre intuition et rigueur discursive. Cf. J. Lamy, « Intuition et rigueur : les dialectiques motrices de la pensée inventive », in *Cahiers de Culture scientifique, histoire et philosophie des sciences*, Cahier n° 2 : « 2005, Année mondiale de la physique », Université de Bourgogne, 2005.

<sup>23</sup> G. Bachelard, « La dialectique philosophique... », in *L'engagement rationaliste*, *op. cit.*, p. 124.

Sans entrer dans tous les détails de la critique einsteinienne, nous pouvons remarquer que c'est la dialectisation de la notion de simultanéité qui a conduit à l'élaboration théorique de l'espace-temps. Einstein demande à ce que la notion intuitive de simultanéité – deux événements se produisent au même moment (paramètre temporel) à deux points différents de l'espace (paramètre spatial) – soit vérifiée par une expérimentation précise. Pour accepter la notion de simultanéité, il faut une expérience positive, posée en termes scientifiques précis. L'évidence de l'expérience première et immédiate ne suffit plus pour que la simultanéité soit admise au rang de concept scientifique. Or la définition opératoire de la simultanéité, qui lie la simultanéité à des expériences physiques qui se passent dans l'espace, conduit à renoncer aux notions de temps absolu et d'espace absolu. Les expériences précises sur la simultanéité sont indissociables de l'espace. De ce point de vue, on ne peut plus dissocier et considérer isolément l'espace et le temps : l'expérience temporelle sur la simultanéité est fonction d'échanges de signaux lumineux qui ont lieu dans l'espace. De ce fait, à la suite de l'expérience « manquée » de Michelson-Morley, les concepts fondamentaux d'espace et de temps absolus, structurant la physique de Newton, sont dialectisés et subissent une véritable transmutation : on pense désormais en termes de relativité de l'espace et du temps en fonction du système de référence. Il faut alors forger une nouvelle notion synthétique si l'on veut penser finement l'expérience : c'est tout le sens de la notion synthétique d'espace-temps. Non seulement elle ajoute à la relativité de l'espace et du temps leur indissociable solidarité, mais surtout elle fonctionne comme nouvelle base intuitive pour la connaissance ultra-précise des phénomènes de l'expérience électromagnétique.

### *La dialectique des concepts et des catégories*

Pour terminer ces développements sur les dialectiques du surrationalisme, il nous reste à évoquer la dialectique des concepts.

Nous prendrons comme exemple le concept de masse tel que Bachelard l'analyse dans le premier chapitre de *La philosophie du non*<sup>24</sup>. Selon Bachelard, le concept de masse doit être replacé dans sa perspective philosophique compétente, qui va du réalisme naïf au surrationalisme en passant par l'empirisme, le rationalisme classique et le rationalisme relativiste, chacune de ces doctrines philosophiques constituant un moment de l'évolution du concept. Dans sa première acception, qui est la plus répandue, la masse est pensée de façon animiste et réaliste, en tant que « charge » pesante, dans le sens d'un objet substantiel. L'objet volumineux et pesant est d'emblée valorisé comme le meilleur, comme celui qui satisfait notre désir de posséder. Dans un second sens, le concept de masse se comprend dans une perspective empiriste. On pense la masse comme une propriété de l'objet, observable et mesurable par des instruments techniques, c'est à dire déterminable de façon objective par une mesure empirique. C'est l'instrument, en l'occurrence la balance, qui nous permet de peser et par-là d'expérimenter la masse. Là encore le concept se voit déterminé de façon réaliste : la masse est une propriété qui appartient à l'objet mesuré. Comment passe-t-on alors de l'empirisme au rationalisme ? Dans quelle mesure la masse prend-elle un sens rationaliste ? C'est la mécanique rationnelle de Newton qui fonde le rationalisme de la masse. Comme l'indique

---

<sup>24</sup> On pourrait également se référer à la catégorie de substance, examinée au chapitre III de *La philosophie du non*, intitulé « Le non-substantialisme. Prodromes d'une chimie non-lavoisienne » (pp. 52-93).

Bachelard : « La notion de masse se définit alors dans un *corps de notions* et non plus seulement comme un élément primitif d'une expérience immédiate et directe. Avec Newton, la masse sera définie comme le quotient de la force par l'accélération. Force, accélération, masse s'établissent corrélativement dans un rapport clairement rationnel puisque ce rapport est parfaitement analysé par les lois rationnelles de l'arithmétique »<sup>25</sup>.

Ce qui caractérise le spectre rationaliste est l'enchaînement des savoirs par des raisons, en ayant conscience non seulement de l'enchaînement nécessaire qui relie entre elles les connaissances, mais aussi de la hiérarchie des pensées. On sort de l'empirisme décousu des manipulations instrumentales, de l'accumulation des mesures, pour informer rationnellement l'expérience de façon mathématique. La masse ne se considère plus de façon isolée, mais dans une composition de notions. On fait entrer la notion de masse dans un réseau de concepts qui informe l'expérience. Cependant la notion newtonienne de masse demeure selon Bachelard un élément simple. C'est sur ce point que la mécanique relativiste dialectise le concept en le compliquant de façon interne : d'« atome notionnel » composé avec d'autres notions élémentaires, la masse devient fonction de la vitesse. Elle n'est plus indépendante, ni absolue. La notion de masse devient ainsi une notion complexe. Mais Bachelard nous engage à suivre le chemin difficile du surrationalisme, qui représente le 5<sup>e</sup> niveau de la philosophie dispersée. Il fait ainsi référence au concept de « masse négative » développé par la mécanique de Dirac. A partir d'un travail sur les phénomènes de propagation – sans se poser la question réaliste de savoir s'il s'agit d'un objet qui se propage mais en procédant à une analyse « déréalisée » de la propagation – les calculs de Dirac aboutissent à la mise en évidence de deux masses : la première résume les quatre perspectives philosophiques déjà évoquées, la seconde introduit l'idée d'une masse négative, c'est à dire d'une « grandeur négative », dont Bachelard nous dit qu'elle ne peut paraître que comme « monstrueuse » à un savant du 19<sup>e</sup> siècle<sup>26</sup>. Or ce qui caractérise le surrationalisme est le fait que, loin de congédier *a priori* l'audace théorique comme une erreur fondamentale, l'on se demande quelles sont non seulement les transformations et les réorganisations théoriques nécessaires pour légitimer cette idée en rupture radicale avec les théories physiques disponibles, mais aussi quelle est la « perspective d'expérience » nécessaire à la découverte de la masse négative. La théorie cherche sa réalisation expérimentale et inaugure un programme rationnel de recherches dont la fonction est d'orienter mathématiquement l'expérimentation. Un rapprochement est ici possible avec le neutrino : de simple supposition théorique, inventée en 1933 par Pauli pour résoudre les contradictions issues des données expérimentales relatives au problème de la conservation de l'énergie, le neutrino fonctionne comme programme de recherche expérimentale jusqu'à sa découverte effective (détection), qui adviendra bien plus tard dans les années 1950.

Que peut-on déduire de cette dialectique du concept de masse dans le surrationalisme ? L'enseignement principal réside dans le fait de considérer un concept ou une catégorie en termes de fonction. Comme l'indiquait déjà Bachelard en 1934 dans *Le nouvel esprit scientifique* et comme il le répétera en 1951 dans *L'activité rationaliste de la physique contemporaine* – en désignant la catégorie par le concept de noumène – les catégories de la pensée rationnelle ne relèvent pas d'une structure invariable et immuable de l'esprit. Les catégories, ainsi que le révèle la réflexion sur la physique contemporaine, sont des moyens

<sup>25</sup> G. Bachelard, *La philosophie du « non »...*, *op. cit.*, p. 27.

<sup>26</sup> G. Bachelard, *La philosophie du « non »...*, *op. cit.*, pp. 36-37.

pour penser le phénomène de façon mathématique et de le réaliser dans une expérimentation scientifique.

En sorte que ce double aspect – théorique et expérimental – condensé dans l'idée de réalisation phénoménoteknique, nous permet de souligner la solidarité des dialectiques interne et externe de la raison. Il y a une corrélation irréductible entre ces deux aspects de la dialectique scientifique, dans la mesure même où ils touchent les domaines des principes, des concepts et des intuitions, qui ne peuvent être saisis isolément. Comme le soulignait déjà Bachelard avec l'épistémologie non cartésienne dans *Le nouvel esprit scientifique* : « Les concepts et les méthodes, tout est fonction du domaine d'expérience ; toute la pensée scientifique doit changer devant une nouvelle expérience »<sup>27</sup>.

Cependant, la négativité à l'œuvre dans la dialectique scientifique, qu'il s'agisse d'une expérience manquée ou d'une mutation interne des principes rationnels, est indissociable d'une synthèse féconde et positive, jamais définitive mais toujours révisable, qui intervient au terme d'un long travail de réorganisation des bases du savoir. La critique n'est pas destructrice mais consiste à intégrer l'ancien dans le nouveau, à envelopper les anciennes théories dans une axiomatique élargie. C'est ce que souligne Bachelard à propos de la valeur synthétique de *La philosophie du non* : « La négation doit rester en contact avec la formation première. Elle doit permettre une *généralisation dialectique*. La généralisation par le non doit inclure ce qu'elle nie. En fait, tout l'essor de la pensée scientifique depuis un siècle provient de telles généralisations dialectiques avec enveloppement de ce qu'on nie. Ainsi la géométrie non-euclidienne enveloppe la géométrie euclidienne ; la mécanique non-newtonienne enveloppe la mécanique newtonienne ; la mécanique ondulatoire enveloppe la mécanique relativiste »<sup>28</sup>.

Les dialectiques du surrationalisme convergent ainsi vers les perspectives esquissées par Bachelard avec les idées d'épistémologie non-cartésienne et de logique non-aristotélicienne. Le nouvel esprit scientifique nous apprend qu'il faut renoncer à une raison non seulement identitaire, unitaire et figée, mais aussi indépendante d'un réel où elle se prouve et s'éprouve. La « raison vivante », telle qu'elle est présentée dans « Le surrationalisme »<sup>29</sup>, est plurielle, complexe, dialectique, sans cesse en instance de provoquer des occasions de penser, plus précisément de mieux penser. La raison présente, comme nous l'avons déjà indiqué, une double action, une action d'invention et une action de surveillance. Elle se risque, c'est sa dimension inventive. Mais elle est aussi autocritique et auto-polémique, car pour provoquer des dialectiques nouvelles il faut problématiser et mettre en question les principes et les catégories, qui peuvent devenir de simples habitudes intellectuelles enracinées dans une expérience particulière – voire des « automatismes de la raison ».

Par division interne et externe, la raison se complique ainsi au contact du réel, non plus le réel immédiat mais le réel scientifique, vérifié par des expériences précises et détaillées. Comme le dit Bachelard, la raison se tourne alors du passé vers l'avenir, du souvenir vers la tentative, du logique vers le surlogique<sup>30</sup>. Contre la logique identitaire et élémentariste de la raison classique, le surrationalisme engage des extensions de la raison et des systèmes de rationalité. Il s'agit de diversifier et de pluraliser le même en passant par l'autre, de chercher

<sup>27</sup> G. Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, PUF, 1934, 7<sup>e</sup> réédition « Quadrige », 2003, p. 139.

<sup>28</sup> G. Bachelard, *La philosophie du « non »*, *op. cit.*, p. 137.

<sup>29</sup> G. Bachelard, « Le surrationalisme », in *L'engagement rationaliste*, *op. cit.*, p. 7.

<sup>30</sup> G. Bachelard, « Le surrationalisme », in *L'engagement rationaliste*, *op. cit.*, p. 7.

des variations sous l'identique, des applications multiples des principes, de compliquer l'évident par des éclairages pluriels mais coordonnés. Ainsi les dialectiques du surrationalisme semblent requérir non seulement une philosophie de la complémentarité, du dialogue et de l'ouverture, mais aussi une philosophie de la négativité, dont une expression sensible est identifiable dans les polémiques de la raison scientifique. Car c'est par la coordination de ces deux axes – la raison inventive et la raison polémique – que nous pouvons compléter nos matériels d'explication et d'information de l'expérience, opérer un dialogue de la raison et du réel et développer le rationalisme comme une philosophie dynamique.

### **Prodromes pour une rythmologie bachelardienne**

En guise de conclusion ouverte, nous souhaiterions revenir sur l'une de nos questions initiales, relative à la relecture de l'intégralité de l'œuvre bachelardienne par l'idée de dialectique. Car si la dialectique se décline de diverses manières chez Bachelard, que ce soit dans le champ épistémologique ou dans le champ poétique, il nous semble néanmoins que cette préoccupation pour la « tonalité » dialectique de la vie de l'esprit puisse être le signe d'une intuition profonde relativement à la nature même de l'activité spirituelle.

Une dernière série de question se pose alors. Peut-on appliquer et généraliser les schèmes dialectiques à la question du rapport plus général de l'imaginaire et de la rationalité ? Ces schèmes peuvent-ils nous permettre de dialectiser, en nous attachant à des problèmes et des exemples précis, la pensée bachelardienne elle-même afin de penser une complication et une extension des relations entre ce que l'on a trop souvent considéré comme des versants contraires de son œuvre, au risque d'une réification et d'une simplification ? N'est-il pas question ici de rythmes, d'une rythmique de la pensée, qui nous enjoindrait à penser de façon dynamique, plurielle et cohérente, l'unité organique et vivante de la pensée en acte dans ses multiples réalisations ?

Ce sont là autant de questions programmatiques pour lesquelles nous tenterons de dégager des pistes de réflexion dans le sens d'une rythmologie bachelardienne, à partir des développements esquissés sur la rythmanalyse dans *La dialectique de la durée*.

Dans cet ouvrage datant de 1936, Bachelard poursuit ses réflexions sur le temps inaugurées quatre années auparavant dans *L'intuition de l'instant*. Le but métaphysique affirmé par Bachelard dans ce texte consiste dans l'élaboration d'une propédeutique à une philosophie du repos. Il s'agit d'apporter des preuves métaphysiques à l'idée que le repos est un droit de la pensée et qu'il constitue un des éléments du devenir. Dans ce contexte général, Bachelard nous interpelle à propos de la dualité des actions temporelles, en soulignant qu'il convient de tenir compte des actions négatives comme des actions positives du temps. Or l'idée d'action négative du temps est soulevée à partir des puissances négatrices de l'esprit, qui se manifestent quand l'esprit heurte la vie et les habitudes. Bachelard esquisse ainsi l'idée d'une philosophie de la négativité, faisant place à des opérations de désorganisation qui introduisent de la discontinuité. Il faut tenir compte des ruptures, des renouveau, des refus, des négations. Globalement, il s'agit de fonder la thèse métaphysique qui consiste à proposer une conception dialectique de la durée, à partir de laquelle se comprendront l'opposition de l'être et du devenir, l'alternative du repos et de l'action, ainsi que la dualité des événements et des intervalles. Or une telle thèse métaphysique se fonde sur l'idée de la diversité temporelle : il y a divers plans des phénomènes temporels, non pas un temps unique qui ferait durer les

phénomènes de la même façon (dans une perspective isomorphe sera affirmée plus tard dans *La philosophie du non* l'idée que la réalité est feuilletée). Il s'agit donc de souligner la multiplicité des durées, à laquelle doit répondre une étude des phénomènes temporels qui tienne compte des rythmes propres à chaque phénomène. La notion de rythme acquiert ainsi une importance fondamentale pour Bachelard, qui en fait la base de l'efficacité temporelle, c'est à dire ce par quoi s'effectue l'action réelle du temps dans toute sa polymorphie.

De sorte que Bachelard tente de développer l'idée d'une dualité dialectique inscrite au cœur même des phénomènes temporels, dont la notion de rythme devient le pivot central, au sein d'un réseau sémantique où se ramifient les notions d'« alternative », d'« harmonie », de « dialectique réglée », de « syntonie », d'« oscillation », de « vibration », de « fréquence » ou encore de « vie ondulée ». C'est dans ce contexte qu'est analysée la rythmanalyse, dont le concept est emprunté au philosophe brésilien Pinheiro dos Santos. Or la rythmanalyse se présente avant tout comme une pratique, voire comme une thérapeutique, qui consiste à régler ou à harmoniser les diversités temporelles de la vie ou de la pensée. Il est question d'agir sur l'âme et son tissu temporel, en la désorganisant temporellement pour la réorganiser par une vie rythmique et une pensée rythmique. Dans cette perspective, la dialectique n'a plus rien d'un cadre logique mais engage une véritable dialectique temporelle, fondée sur l'idée de rythme comme base de la de la dynamique matérielle, de la dynamique vitale et de la dynamique psychique.

Bachelard esquisse ainsi l'idée d'une rythmique généralisée, dont nous pensons qu'elle constitue son intuition philosophique fondamentale, se cherchant des expressions diverses dans l'œuvre à l'aide d'images et de concepts différents. Il faudrait dès lors réinterroger l'œuvre bachelardienne à la lumière de cette rythmologie, qui nous permettrait de comprendre la dialectique comme une action temporelle, voire comme une œuvre, une tâche ou une principe régulateur. En ce sens, la connaissance scientifique et la création poétique se comprendraient dans la perspective d'une dialectique réglée de la vie spirituelle, toujours à faire et à refaire, oscillant entre la tension d'une philosophie du travail et la détente d'une philosophie du repos.